

Arash Nassiri : Délocaliser l'identité

Comment une nouvelle génération d'artistes nomades, dissociés d'un récit des origines, cherche à décoloniser la politique des identités ? Dans ses films, Arash Nassiri, qui a participé au Salon de Montrouge en 2015, intègre une écologie culturelle complexe entre globalisation et réadaptations locales, où Internet amplifie le caractère virtuel de la mémoire. Il est invité à exposer par Neil Beloufa dans un lieu surprenant, Occidental Temporary à Villejuif (Val-de-Marne), qui a été l'un des événements les plus originaux et remarquables lors de la FIAC. *Par Pedro Morais*

Myriam Ben Salah, curatrice au Palais de Tokyo, a récemment été nommée rédactrice en chef de *Kaleidoscope*, l'une des revues phares de l'art contemporain. Son premier dossier, « Désorientalisme », est consacré à la tentative de sortir de l'impasse postcoloniale, mettant le doigt sur l'un des problèmes auxquels font face les artistes issus du Moyen-Orient (ou y ayant seulement des liens familiaux). L'avidité des biennales et foires à démontrer leur cosmopolitisme et leur équilibre géopolitique transforme souvent ce territoire et les origines des artistes en thématique. Ces derniers se trouvent alors face à des attentes spécifiques : celle d'œuvres engagées, tournées vers le passé familial et renforçant les mécanismes de construction occidentale d'un « Autre » dont l'histoire serait forcément traumatique. Une nouvelle génération d'artistes cherche désormais à décoloniser cette politique des identités, s'autorisant la satire, l'autodérision et explorant des intersections entre culture pop et Internet. Certes, nous pouvons considérer que cette dissociation entre l'identité et le territoire reste le privilège d'une diaspora des classes favorisées, mais ne s'agirait-il pas plutôt d'une écologie complexe de la mondialisation à laquelle personne n'échappe ?

LE PARCOURS
DE L'ARTISTE,
POLYGLOTTE,
EST EXEMPLAIRE
D'UNE
DISLOCATION
PERMANENTE
DE L'IDENTITÉ



Quand Arash Nassiri va rencontrer des adeptes du *tuning* à Istanbul, il s'intéresse autant à leur capacité à se réapproprier les voitures pour en augmenter la puissance, qu'à l'adaptation locale d'une culture exportée par les films américains. Dans sa vidéo, l'identification homme-machine se prolonge avec les autoradios diffusant des chansons pop ou hip-hop digérées par les codes vernaculaires turcs. Le parcours de l'artiste, polyglotte, est exemplaire d'une dislocation permanente de l'identité : né à Genève, élevé à Paris avec un passage

Arash Nassiri,
Tunetracks, 2010,
vidéo couleur, son
stéréo.

/...

ARASH NASSIRI :
DÉLOCALISER
L'IDENTITÉ

SUITE DE LA PAGE 09 par New York, il explorera ses origines iraniennes lors de séjours de vacances à Téhéran. « *Quel endroit symbolise le mieux la culture apatride d'Internet que les centres commerciaux ? Dans ces espaces non-spécifiques, nous sommes nulle part*, dit l'artiste. *C'est d'ailleurs troublant que l'architecte Victor Gruen, l'inventeur du centre commercial moderne aux États-Unis, soit le responsable du plan d'urbanisme de Téhéran, faisant persister un trouble identitaire après la révolution iranienne* ». Dans sa vidéo *Tehran-Geles*, il achète des vues aériennes nocturnes de Los Angeles à une société de production (utilisées aussi dans des films hollywoodiens ou dans un clip de Booba) et y incruste des néons



LA RÉPÉTITION
INDUIT
UNE
TRANSFORMATION
ET UNE
DÉFORMATION :
UN PHÉNOMÈNE
AMPLIFIÉ
PAR
LE MONDE
POST-FACTUEL
D'INTERNET
ET SES
CHAMBRES
D'ÉCHO

Arash Nassiri,
Tehran-geles, 2014,
photogramme vidéo
couleur, son dolby
digital.

publicitaires de Téhéran. « *C'est à Los Angeles que réside la plus importante diaspora iranienne* », souligne l'artiste. Des voix d'immigrés iraniens prolongent la névrose, entre nostalgie d'un passé fantasmé et déni du présent – un mécanisme mental permettant d'échapper vers un endroit virtuel. « *Pour mon prochain film autour du nouvel an iranien à Los Angeles, j'ai tourné dans des lieux génériques de cette ville – station d'essence, bord de plage, désert – avec des acteurs américains qui répètent en iranien les souvenirs d'anciens immigrés. Je fais migrer les souvenirs dans les lieux où ils ont eu lieu, résonant avec le feu d'artifice qui commémore le passage du temps* », indique l'artiste. Il applique le même principe de *reenactment* au célèbre épisode de course-poursuite de O. J. Simpson, faisant jouer (en *play-back*) l'échange téléphonique avec les policiers sur le fond bleu interchangeable d'un plateau télé. « *Dans le dialogue les rôles s'inversent. Notre perception bascule aussi en fonction de qui parle à l'image ou hors champ* ». La répétition induit une transformation et une

déformation : un phénomène amplifié par le monde post-factuel d'Internet et ses chambres d'écho. Pour *Darwin Darwah*, Arash Nassiri a superposé une histoire alternative des civilisations à forte teneur conspirationniste, évoquant une société secrète ayant accès à des réseaux souterrains et un travelling dans les catacombes de Paris – un voyage dans un temps virtuel où l'on croise animaux préhistoriques, statues antiques égyptiennes et sondes de l'espace. « *Je m'intéresse aux espaces frontières, aux seuils. J'ai fait rejouer des scènes d'amour de la Nouvelle Vague dans des échangeurs routiers et quand je filme un travelling nocturne sur le périphérique de Paris, c'est à la fois l'échec d'une politique d'accélération (qui a ralenti l'extension de la ville) et un voyage intergalactique. J'ai toujours aimé l'idée que Kandor, la ville de Superman – cet étranger de l'espace qui rassemble à un humain – n'ait pas de représentation. La mémoire est chimérique* », conclut-il.

I.D., jusqu'au 20 novembre, Occidental Temporary, 64 rue Pasteur, 94800 Villejuif,

tél. 07 68 97 84 72

Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.

